



La mise à distance familière : dénouer les touillons du terrain pour tisser les fils de l'écriture

Sarah Carton de Grammont
EHESS, LAIOS

Un article endogame

Cet article est à maints égards transgressif par rapport aux canons : il réfléchit à voix haute, tentant de retracer le trajet parcouru dans une recherche anthropologique entre les relations nouées sur le terrain – un quartier de Moscou – et des partis à prendre au moment de l'écriture. Il ne présente pas des résultats, mais interroge. L'écrire a fait partie du processus de mise à distance de mes rapports avec les habitants du quartier pour pouvoir écrire les rapports entre eux et leur monde : en tant que tel, il est sans distance. Cela lui valut, lors de la présentation dont est issu cet article¹, le qualificatif mérité de non socialisable de la part de Michel Agier, qui entendait par là qu'il fallait dans l'écriture « trouver le "je" qui permette de parler de l'autre » ; merveilleuse définition de l'écriture anthropologique. En ce sens, ce texte est effectivement non socialisable, car il dit « je » non pour parler des autres (les habitants), mais pour parler aux autres (les pairs et les lecteurs). C'est un texte endogame.

Pourquoi, alors, le publier? Nombre de ses lecteurs-doctorants l'ont trouvé libérateur : il s'agit d'abord d'exposer des solutions improvisées au fil de mes

¹ Que tous les participants à la journée doctorale sur l'engagement organisée par le LAIOS en juin 2007 trouvent ici l'expression de mes remerciements, en particulier Michel Agier et Catherine Neveu, pour l'extrême qualité de leur lecture et pour la pertinence de leurs conseils, dont l'un des plus vifs fut : « écrivez le livre que vous aimeriez lire et qui n'existe pas » (Agier 2007). Il me conseilla également la lecture de Agee (2003[1941]), effectivement insurpassable, en particulier sur l'absolue nécessité, pour le sujet anthropologue, d'écrire, de rendre compte de la vie des sujets dont il a fait la rencontre et sur la toute aussi absolue vanité de cette entreprise impossible.

interrogations, quelques tours de main maïeutiques appris sur le tas, dans un esprit de confrérie sinon de confraternité. Il ne s'agit nullement d'une tentative d'auto-ethnographie, exercice dont on connaît le péril, ni d'une tentative d'anthropologie de l'anthropologie, qui tâcherait de répondre à la question : que peuvent donc bien faire les anthropologues quand ils sont en train de faire de l'anthropologie, et singulièrement, peut-on saisir la nature de leurs engagements dans cette activité?

La main invisible du terrain?

Pour autant, cette transgression du « dire je pour parler aux autres » pose implicitement des questions sur notre discipline.

L'anthropologie dispose désormais d'une importante littérature théorisant la nécessité de restituer, dans l'analyse et pour son bien, la place donnée à l'ethnologue dans les situations de terrain. En France, Althabe (1992), Bazin (1996) et Bensa (1995) ont beaucoup travaillé cette question, pour ne citer qu'eux. C'est même presque aujourd'hui l'un de nos canons scientifiques, amplement reconnu et suivi en pratique. Avant eux, le constat de Geertz (1996[1983]) sur nos stratégies littéraires avait fait mouche et largement mis à mal le mythe d'une anthropologie, science neutre et objective.

Toutefois, il reste peut-être un tabou à lever sur la part active de l'ethnologue. Il me semble en effet que nous y gagnerions – si tant est que l'on accepte le postulat selon lequel on fait mieux ce que l'on fait lorsqu'on sait ce qu'on est en train de faire – ce qui n'est dans le fond pas si sûr. Il ne s'agit pas de pratiquer la réflexivité à l'infini, mais de penser la contradiction implicite suivante, entre :

1. L'affirmation positive de notre flou méthodologique, comme l'un des fondements de la discipline et de sa différenciation d'avec les autres sciences sociales : nous ne construisons pas d'échantillon, ne posons pas de questions fermées et d'ailleurs nous posons le moins de questions possible, ne partons pas de catégories préconstruites, nous sommes encouragés à nous laisser guider par le terrain, à suivre les fils de l'enquête tels qu'ils se présentent... Terrain que nous pourvoyons ainsi, au passage, d'une force immanente, d'un mana de la plus curieuse espèce, qui exciterait ardemment notre curiosité et nous ferait faire couler beaucoup d'encre s'il était n'importe où ailleurs que chez nous, les anthropologues (chez les sociologues, par exemple). En quoi le terrain a-t-il plus de réalité que le marché, que nous attaquons avec tant de délices? Croirions-nous à une main invisible du terrain?

2. Et pour autant, ce terrain par lequel nous prétendons et avons la prétention de nous laisser guider, c'est bien nous qui jetons notre dévolu sur lui. Nous dépensons une énergie considérable pour le choisir, puis pour convaincre nos institutions de tutelle de la nécessité de nous financer, pour nous y rendre, pour y accéder au prix de cent coups de téléphone, d'innombrables heures d'errance, afin de rencontrer les premières personnes qui nous présenteront les suivantes, etc. Bref, le terrain, c'est nous.

C'est bien la manière dont nous construisons nos objets qui se joue là, dans cette contradiction entre « se laisser porter au fil de l'eau » et « jeter son dévolu sur ». Cette construction de l'objet se fait tout au long de l'enquête et

de la rédaction. L'image d'Épinal de l'ethnologue pris dans les rets des interactions avec les enquêtés est un peu simplificatrice. Nous opérons sans cesse des choix actifs. Même le choix de se laisser choisir est un choix actif.

La main invisible qui tient la plume?

Derrière cet implicite s'en cache un autre : professionnels de l'intime sur le terrain, nous prétendons devenir professionnels de l'universel dans l'écriture². Si ce miracle est possible, c'est bien parce que l'universel est déjà présent dans l'intime (l'intime de l'autre peut toucher celui de l'ethnologue) et que l'intime est encore présent dans l'universel (l'universel d'un livre peut toucher l'intime du lecteur). Si les mystères de l'empathie sont au cœur des plus grandes ambitions de l'anthropologie dans ses visées de connaissance, alors, nous aurions intérêt à y réfléchir un peu. La « mutuelle intelligibilité » (Agier 2004) des humains que nous aspirons à produire passe par la possibilité de leur mutuelle empathie. « Mutuelle intelligibilité » qui n'est pas approbation morale.

Le passage épistémologique de l'empathie à l'intelligibilité, du sentir au savoir, n'a rien d'évident. Nous disons « mettre à distance » – et le faisons réellement. Comment fonctionne ce « mettre à distance pour mettre à proximité », rendre familier? Comment réussissons-nous le tour de force d'une science qui se veut, et est, à la fois critique et compréhensive, voire qui trouve sa force critique dans sa « compréhensivité »?

Autant de questions que ce texte ne prétend pas résoudre, ni même poser, mais qui en découlent. Ci-dessous la narration de ce périple de la distanciation familière, dans le cas particulier de cette monographie moscovite en cours de fabrication. Ou : comment circonscrire l'engagement de l'écriture anthropologique s'il amène à se choisir une ou des définitions de l'anthropologie.

Objectif lune à ma manière

Si l'on considère la recherche comme une manière d'agir parmi d'autres, qu'est-ce que je fais en écrivant ma thèse? Je cherche à décrire d'autres manières de faire et de dire (Verdier 1979). De quelle manière? Qu'est-ce que je peux et ne peux pas faire avec cette manière de procéder?

Dans l'idéal, j'aimerais que cette thèse contribue à changer la Russie. Rien que ça.

Dans l'idéal, j'aimerais que ma thèse soit une « bonne » ethnographie, à savoir un discours savant s'adressant à tout un chacun, ici comme là-bas. Pas moins.

L'engagement du texte de la thèse se situera dans ces deux exigences. En d'autres termes, s'engager dans la description d'un quartier de Moscou aujourd'hui c'est faire quoi et pour quoi faire? Répondre à ces questions m'a aidée à amorcer la rédaction : j'ai en effet éprouvé le besoin de me dégager

² Pour ces réflexions, mes remerciements vont à Arielle Haakenstad et à François Hoarau.

des sacs de nœuds personnels, affectifs, politiques, dans lesquels j'ai été prise sur le terrain, non pour me désengager, mais pour permettre un engagement d'une nouvelle forme, celui que prendra le texte. J'évoquerai d'abord le terrain et la manière dont j'ai été prise dans les enjeux locaux au cours de l'enquête proprement dite. Puis, j'établirai la liste des lecteurs auxquels je m'adresse, afin de les choisir et aussi de les hiérarchiser – choisir dans quelles conversations je me situe comme un moyen de clarifier les visées du texte.

L'emberlificotement dans³ le terrain

Où ça se passe? (Quel est l'état du sac de nœuds avant que je n'arrive?)

J'essaie de faire une monographie sur un quartier de Moscou. Le quartier s'appelle « le village/lotissement de Sokol ». Il s'agit de la première coopérative de construction d'URSS, planifiée par de très grands urbanistes des années 1920 comme cité-jardin, s'inspirant du modèle howardien et s'inscrivant dans les débats sur les alternatives de plans du développement de Moscou à l'époque. La cité-jardin a été réalisée partiellement durant la Nouvelle Politique Economique, grâce, principalement, aux investissements « privés » de membres de l'intelligentsia ou approchants (Bolcheviks de la première heure, intellectuels, artistes, scientifiques, etc.). La crise du logement à Moscou était telle à la sortie du communisme de guerre que les pouvoirs publics ont dû redonner un peu de possibilités d'initiative individuelle afin que les gens puissent tâcher de résoudre leur problème eux-mêmes. Sokol s'inscrit dans ce mouvement : un petit groupe se saisit de l'aubaine et fait un projet puis démarche pour obtenir un terrain, non sans mal. La « geste pionnière-fondatrice » se targue que Lénine en personne ait signé le décret autorisant la construction du quartier, peu de temps avant sa mort. Bien que le projet « vu de près » s'avérât plutôt élitiste, il revendiquait officiellement une dimension « ouvriériste » et « expérimentale » (emploi de matériaux préfabriqués pour réduire les coûts sans qu'aucune maison ne soit semblable à une autre, essais de matériaux d'isolation, etc.).

Au début des années 1930, le lotissement, coopératif, a toutefois été donné en propriété à la municipalité de Moscou qui a fait de ces maisons individuelles des appartements communautaires, comme dans le reste du parc de logements de la ville. Cette **densification**, selon l'expression consacrée, a profondément bouleversé la composition sociale du lotissement et introduit la mixité sociale *idéalement* : jusque dans les cuisines, salles de bains et cabinets de commodités. De plus, un nombre considérable des membres fondateurs de la coopérative ont subi les purges staliniennes des années 1930.

L'étape historique suivante a été la Grande Guerre Patriotique, avec ses morts, ses disparus et ses évacués. Sokol, au nord de la ville, coincé entre un pont, une voie ferroviaire, un aérodrome et d'autres infrastructures stratégiques de moindre importance, réchappe miraculeusement des bombardements – seules deux maisons seront démolies, reconstruites après

³ Ce qui nous change de « sur », n'est-ce pas?

la guerre par des prisonniers allemands.

La suite est plus légendaire, quoique recoupée par de nombreuses sources orales : le lotissement serait devenu un repaire de KGBchinks (membres du KGB) et autres profiteurs informés des surfaces habitables vacantes (avec, depuis le début des purges, le soupçon de la dénonciation intéressée, visant à libérer de la **surface habitable** en question) ou de **travailleurs de boîtes aux lettres** (d'institutions du secteur militaro-industriel fermé). Sous le dégel, les habitants, excédés par la surpopulation et la promiscuité, créent un **comité d'immeuble** qui représente (censément) tout le quartier et instaurent des **tribunaux de camarades** pour tenter de résoudre la crise du logement et les conflits d'appartements communautaires.

Dans les années 1970, ils se mobilisent contre la démolition annoncée du quartier et parviennent, finalement, au classement de ce dernier en tant que **monument d'urbanisme et d'architecture soviétique**. Sur cette lancée, ils se constituent ensuite en **soviet d'autogestion territoriale**, durant la Perestroïka, notamment pour prendre en charge l'entretien matériel du quartier, menacé d'insalubrité. Statut d'autogestion qui, sous de nombreux avatars, perdure jusqu'à aujourd'hui malgré l'opposition farouche tantôt de la Mairie de Moscou, tantôt de celle de l'administration locale (préfecture et sous-préfecture d'arrondissement, etc.).

Entre-temps, la ville a grandi autour du quartier qui, de suburbain, est devenu presque central et en tout cas le seul en tant que quartier où il est possible d'avoir une maison individuelle. D'où la fulgurante hausse des prix et l'exacerbation des enjeux (jusqu'au meurtre) face auxquelles le statut de pseudo-monument est bien faible. D'où, aussi, la convoitise des **nouveaux Russes** (nouveaux riches) et le dilemme des « nouveaux pauvres »⁴ (demeurer à Sokol avec une retraite misérable ou assurer des jours paisibles à soi-même et sa descendance en vendant sa maison – bref, écrire le patrimoine avec un « p » minuscule ou majuscule).

Aujourd'hui on a donc une cité-jardin au cœur de Moscou, avec des maisons un peu vétustes (elles étaient prévues pour « durer » de 40 à 50 ans) habitées par des « déclassés » qui essaient de ne pas l'être. Un quart des maisons a déjà changé de mains et appartient aujourd'hui à des plus ou moins **nouveaux Russes**. Les militants de l'autogestion, des anciens du quartier, anciens dignitaires ou membres de la bourgeoisie soviétique, luttent pour gérer le quartier (y compris financièrement, mais le plus compliqué est d'en conserver le droit d'administration), pour pouvoir rester là, pour coopter les nouveaux arrivants, pour conserver le quartier en l'état. Pour cela, ils mobilisent tout une série de stratégies symboliques, notamment celle du patrimoine d'urbanisme, mais aussi celles de l'imaginaire de la vie communautaire supposée propre au quartier (et à la cité-jardin), de la patrimonialisation de la flore et surtout d'eux-mêmes en tant qu'« héritiers » des « pionniers ». Ils ont fait un musée de Sokol où ils se mettent en scène, font appel à l'ancienneté des lignages, invoquent des **traditions** communautaires de l'âge d'or qui ont duré 5 ou 6 ans à tout casser dans les années 1920⁵, etc. Ils posent un monument aux Sokoliens tombés pour la Patrie, inventent leurs propres panneaux de signalisation routière, célèbrent les 75 ans du quartier, délivrent des diplômes d'honneur de Sokolien... Les **nouveaux Russes**, pendant ce temps-là, modifient le coefficient d'occupation

⁴ Nouveau Russe est vernaculaire, tandis que « nouveau pauvre » est de moi.

⁵ De 1924 à 1931, période largement consacrée au chantier de construction.

des sols, rasent et reconstruisent des villas invraisemblables, avec jusqu'à trois niveaux souterrains, enceintes crénelées dignes d'un château fort, surmontées de caméras de vidéosurveillance pour assister leurs gardes du corps et ne jouent pas franchement le jeu de la communauté et du patrimoine avec un « p » majuscule – et ne militent pas non plus pour l'autogestion.

Pourquoi est-ce là que ça se passe? (Pourquoi ai-je choisi ce sac de nœuds-là?) ça se passe?

Comment habitait-on cet endroit surprenant, concentrant à l'extrême, en 105 maisons, toutes les contradictions de la Russie contemporaine et de son passé? Je me disais que l'une des particularités locales serait qu'à Sokol, je trouverais des processus à l'œuvre partout dans Moscou, mais extrêmement exacerbés ici. Ce point a des implications pour l'écriture, comme si j'espérais que ma démonstration serait plus convaincante en décrivant une situation encore plus flagrante, abrupte, que d'autres. Je reste aujourd'hui prise dans ce paradoxe de vouloir tenir un propos général en parlant du particulier : paradoxe revendiqué puisque c'est notamment grâce à lui que je me rattache à la démarche anthropologique – en tant qu'il relève de ce mouvement de balancier dans lequel ethnographie et anthropologie se nourrissent mutuellement. En partant faire une thèse sur Sokol, je partais donc aussi faire une thèse sur Moscou et la Russie contemporaine.

L'agent immobilier qui m'a le premier montré Sokol m'avait « tout dit » : l'autogestion et le KGB, les purges et les dénonciations, et les nouveaux Russes. Mais je dois dire que j'avais un a priori de sympathie pour l'autogestion résistante à la Mairie de Moscou, un désir de connaître ces gens qui avaient l'envie d'en découdre. Enfin, je trouvais à ce quartier un charme fou : havre de paix inespéré au cœur de la mégapole, avec ses maisonnettes croulant sous la verdure, ses mamans promenant leurs enfants en poussette, ses bordures bricolées et ses panneaux loufoques.

« Les touillons du terrain » : l'ethnologue emberlificotée pendant l'enquête

Par l'agent immobilier, j'ai eu accès à deux chantiers de maisons de nouveaux Russes, mais pas directement à leurs propriétaires. De toute façon, j'avais envie d'entrer « par les petites portes », par les portes des « petites gens ». J'ai fait en vain du porte à porte pendant trois semaines, alors qu'ailleurs il suffisait en général d'une demi-heure sur un banc dans la cour pour être invitée dans la première cuisine. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'à Sokol, on me prenait souvent pour un agent immobilier; que j'ai mesuré la peur des gens, leur méfiance : leur peur d'être obligés, un jour, de quitter Sokol, mais, aussi, une peur pour leur intégrité physique.

Pour rendre l'enquête de terrain possible, il m'a donc fallu, presque systématiquement, afficher clairement le choix d'un camp entre diverses parties plus ou moins ouvertement en conflit ou « socialement antagonistes ».

Bien plus « engageant », pique-assiette et pique-confidences, hôtesse et voisine, j'ai rencontré des tas de gens qui m'ont raconté des tas de secrets plus ou moins secrets, des histoires épouvantables ou magnifiques. J'ai bu des litres de thé, et (presque) autant de vodka avec les uns et les autres,

partagé deuils et naissances, angoisses et joies, la tristesse d'un ouragan ayant arraché des dizaines d'arbres « monumentaux » et le krach de 1998 et mon réfrigérateur avec les voisins. J'ai longuement interviewé des gens qui, depuis, sont décédés et m'ont raconté, précisément, leur vie. J'ai eu le trac à l'inauguration du musée, prononcé mon toast solennel au banquet des vétérans, fait des cadeaux (fleurs, chocolats, médicaments, photos, graines, etc.) et en ai reçus (bibelots kitsch, archives personnelles, stylo Bic, morceau de drap prérévolutionnaire brodé au chiffre familial, pomme du cèdre de Sibérie planté à Sokol par l'ancêtre qui avait été exilé « sous le tsar », petit drapeau à la gloire du travail soviétique – ainsi qu'« un objet historique », un œuf de Pâques en bois peint – « à l'époque, ça s'achetait en devises »...). J'ai été soignée par une infirmière du cru, mis une éternité à comprendre où était « notre boulangerie ». J'ai cohabité avec deux vieilles dames et un jeune homme.

Je me suis fait du souci pour certains et certaines et je m'en fais encore. Il y a des gens que je n'ose pas appeler, par peur de mauvaises nouvelles. Il m'est aussi arrivé d'être prise à parti politiquement, sommée de fournir mes cassettes pour un procès à venir et certains Sokoliens ont pensé que j'avais été « balancée » à la police.

De manière volontaire au départ, et à mon corps défendant à la fin, j'ai donc choisi le camp de terrain des nouveaux pauvres plutôt que celui des nouveaux Russes. De manière involontaire tout du long, j'ai été cooptée par le camp des militants du soviet et de leurs soutiens, par les cité-jardiniers, ce qui excluait de fait une enquête plus complète auprès d'autres nouveaux pauvres : les « alcooliques », les « fomentateurs de mariages d'intérêt » et autres « éléments antisociaux ». Être cooptée par les cité-jardiniers et les coopter moi-même, c'était en quelque sorte (mais j'ai mis très longtemps à m'en rendre compte clairement) accepter de marcher sur le même fil symbolique local qu'eux, entre deux écueils, décadence nouvelle russe d'une part et déchéance nouvelle pauvre d'autre part.

Dans ma thèse, c'est à peu près sur ces positions que je pense camper, mais :

- avec un peu d'indulgence pour les nouveaux Russes (d'ailleurs grands absents de l'enquête); et,
- en mettant en lumière les contradictions des cité-jardiniers, leurs ambivalences, la violence incroyable de leur propre ostracisme, les paradoxes ambigus de leurs tactiques mémorielles, l'aspect discutable de certaines de leurs techniques de résistance (comme par exemple d'appeler leurs contacts dans les services *ad hoc* pour se renseigner sur les impétrants à l'installation dans le quartier)...

Se démêler les crayons

Maintenant que je suis revenue, qu'est-ce que je veux faire, à qui est-ce que j'écris et pour quoi faire?

« *Tout simplement la vie des gens* »

Ou : comment on part avec une « problématique » compliquée et l'on revient

avec une question d'apparence beaucoup plus simple, qui en fait est bien plus compliquée à décrire. Je suis partie en ethnologue, c'est-à-dire en me disant « on verra bien ». Pas les mains dans les poches, mais sans grand attirail conceptuel prédéterminé : le seul protocole d'enquête que j'avais défini avec précision se résumait à « je vais sonner aux portes ». Cependant, j'avais mes raisons, bonnes ou mauvaises, pour aller là où je suis allée. Aujourd'hui, je m'intéresse **tout simplement** à la vie des gens. Or, il y a dans ce **tout simplement** l'infinie complexité du monde. Mes obsessions de départ demeurent, notamment les articulations entre la privatisation, les mémoires et les rapports de pouvoir au niveau local. Mais c'est un peu comme si l'horizon s'était élargi ou plutôt comme si plus je me rapprochais de cet horizon, plus il s'éloignait – ce qui est normal pour un horizon, mais complique fâcheusement l'écriture. Plus ma vision du terrain se complexifie, devient subtile, contradictoire, et plus, nécessairement, l'écriture se corse.

Le programme idéal de mon cours pour « apprendre à être l'autre, tout simplement »⁶

Si un titre de thèse pouvait faire cinq lignes, celui de la mienne serait : « Cités-jardinages à Sokol, Moscou, fin XXe début XXe siècles : bref précis de politique locale post-soviétique (de quelques ruses symboliques en période de libéralisation économique extrême), petit manuel de savoir-vivre avec son temps, notice sur l'art du bon voisinage avec les fantômes à l'usage de vivants logés en maisons hantées, et requiem pour des efforts de bonheur ». C'est tout cela que j'aimerais décrire. J'ai, par conséquent, un problème global : le monde étant chaotique et les mots imparfaits, comment décrire le premier à l'aide des seconds? Vu que ni le monde ni les mots ne risquent de s'arranger dans un délai raisonnable, comment faire? N'en sachant rien, j'essaierai de répondre à la question « à qui est-ce que j'écris? », dans la mesure où la possibilité de faire ce que je voudrais en dépend partiellement : cette question à la fois conditionne le texte et le définit. À qui est-ce que j'écris? Pour qui? Contre qui? Contre quoi? Avec qui? Pour quoi?

L'apprenti-anthropologue et l'anthropologue aguéri sont dans la même situation : apprendre à être anthropologue, c'est un peu apprendre à être l'autre (ou à trouver l'autre chez soi, ce qui revient au même) et apprendre ensuite à le raconter. Mais cet apprentissage est à recommencer à chaque nouvelle enquête. Il n'y a pas vraiment une « première fois »; la thèse, au cours de laquelle on apprendrait à apprendre à être l'autre, et puis les fois suivantes, où l'on apprendrait juste à être l'autre.

Il me semble que faire un doctorat en anthropologie, c'est apprendre à apprendre, c'est faire l'expérience de l'anthropologie (du « terrain ») et c'est écrire de l'anthropologie. La thèse a ceci d'étrange qu'elle doit attester non pas qu'on a fini d'apprendre, mais qu'on a commencé à apprendre à apprendre. L'impétrant est en quelque sorte sommé de prouver qu'il a fini de commencer à apprendre à apprendre... Comment la thèse pourrait-elle être un « produit fini »?

⁶ « Je suis l'autre en douze chapitres », « La russitude contemporaine facile », « Sokolien en m'amusant », « L'altérité pour tous »...

Ma « théologie de la libération » : écouter mon envie et lui supposer du bon sens

Si faire une thèse en anthropologie, c'est faire de l'anthropologie, alors écrire une thèse en anthropologie, c'est écrire de l'anthropologie. C'est quoi, écrire de l'anthropologie? Il faudrait s'entendre sur une définition du texte anthropologique. Cela supposerait de développer tous les arguments d'une foule de débats, ainsi que leur histoire, pour finalement sans doute constater qu'il n'est pas tranché de manière définitive ni consensuelle. Ce n'est pas ce que je vais faire. Ce que je vais faire, c'est en choisir une qui me convienne pour répondre à ma question : qu'est-ce que je veux faire et pour quoi faire?

Je voudrais faire de l'anthropologie comme celle que j'aime lire (parce que je ne vois pas l'intérêt d'en faire une autre). Ce que je voudrais, par conséquent, c'est élaguer dans les objectifs multiples et contradictoires (donc contrariants) de la thèse, pour en revenir aux principes de base de l'ethnographie que j'aime lire chez les autres : celle qui est un discours savant s'adressant à tout un chacun. Cela fait déjà deux lièvres à la fois.

Elle s'adressera aux gens qui ne connaissent rien ni à la Russie ni à l'anthropologie et qui sont en fait le vrai « public » : une anthropologie qui aurait oublié qu'elle s'adresse à tout le monde aurait à mon sens raté sa raison d'être, serait passée à côté de sa raison sociale (donc ce doit être suffisamment bien écrit pour être facile à lire – et là je me dis que c'est vraiment ça qui est difficile à faire!). Jean Bazin (1996, 2000a, 2000b) nous invitait à pratiquer une anthropologie qui se serait contentée de décrire des actions et qui, ce faisant, aurait permis à ses lecteurs de se dire, non pas que les gens ainsi décrits avaient des mœurs irréductiblement étranges et exotiques, mais que, si nous (vous, moi, lecteurs de cette anthropologie) nous étions trouvés au même endroit au même moment que ces gens et dans la même situation, peut-être n'en aurions nous pas fait autrement.

L'ethnologie, à mon sens, devrait être jugée sur ses capacités (les capacités d'un texte) à rendre compte d'un monde, à le rendre familier à ceux qui ne lui appartiennent pas et à montrer ses contours et ses logiques implicites à ceux qui lui appartiennent. J'ai, ainsi, du mal à faire une « thèse ». L'une des « thèses » de ma thèse, de manière incidente, ce serait ça : qu'une thèse en anthropologie devrait consister en une description « réussie » du monde qu'elle a choisi d'étudier, sans avoir outre mesure de « thèse » à démontrer.

Le choix d'un terrain archilocal comme Sokol, c'est aussi croire avec le plus grand sérieux à la puissance d'un lieu : si ça se passe comme ça là, c'est parce que là n'est pas n'importe où. Si ça se passe comme ça à Sokol, c'est parce que c'est là que ça se passe : il n'y a pas deux premières coopératives de construction d'URSS, il n'y a pas deux cités-jardins à Moscou. Et ce qui se passe à Sokol, se passe dans une « société globale » (Althabe 1992) : en Russie, en pleine « thérapie de choc », après le régime soviétique avec ses X millions de victimes, etc. Le pari de l'anthropologie ainsi entendue, c'est de se donner les moyens, par un terrain dans la durée, de comprendre ce qui se joue au niveau local et nulle part ailleurs. Sans Moscou, Sokol n'a pas de sens et, inversement, une thèse se donnant pour objet Sokol sans viser un peu Moscou n'en aurait pas non plus. Mais choisir de faire une enquête locale, c'est aussi viser Moscou, la Russie contemporaine, le genre humain.

C'est un engagement fort de l'écriture et dans le monde – j'ai envie que les

gens aient une occasion, si ça leur chante, d'en savoir un peu plus long sur la Russie, sur eux-mêmes/nous-mêmes, j'ai envie d'apporter ma petite pierre à l'édifice commun des anthropologues, à la « mutuelle intelligibilité » (Agier 2004) des humains. C'est aussi une manière de faire confiance au lecteur : en ayant lu dans ma thèse le monde russe d'aujourd'hui tel qu'il va, il pourrait peut-être se dire que ce monde pourrait aller autrement. En ayant lu les contours des possibles dans ce monde, il pourrait avoir envie d'en inventer d'autres (des possibles), d'en modifier, d'en repousser les contours en question. Cette thèse pourrait concerner mes lecteurs proches comme lointains, à propos de leur propre monde ou de celui de l'autre. D'ailleurs, ils n'ont, en fait, qu'un seul monde en partage, mondialisation oblige – si tant est qu'il n'en ait pas toujours été ainsi. Ce qui veut dire qu'il faudra que je publie ma thèse en russe et pas seulement en français.

Dans quelles conversations scientifiques (Topalov 2007)⁷ je suis, dans lesquelles je choisis de rester?

« Discours savant s'adressant à tout un chacun » veut dire : s'adressant éventuellement à des savants si cela les intéresse.

Un bout de solution à mes problèmes d'académisme consisterait à établir la liste des lecteurs-savants auxquels je m'adresse, pour pouvoir en supprimer quelques-uns. Par exemple, les « soviétologues ». Les soviétologues pourront lire ma thèse en tant que « tout un chacun » s'ils en ont envie – j'en serai très honorée. Je ne daigne pas m'égarer en bavardages oiseux avec :

a. ceux des soviétologues occidentaux qui partent de concepts idéalistes (« société civile », « démocratie de marché », etc.) pour en chercher l'incarnation dans la réalité ou qui croient que « les institutions pensent », pour paraphraser Mary Douglas (1999[1987]);

b. une partie des ethnologues russes – ceux qui sont en quête des ethnos, qu'ils fabriquent, au passage, avec une redoutable efficacité;

c. certains chercheurs russes en sciences sociales : ceux qui sont de grands consommateurs et de fabuleux producteurs d'idéologies (reconverties);

d. bien des journalistes français et le racisme en général (« la dinguerie slave, intemporelle et métaphysique », etc.) : dois-je payer mon obole à la lutte contre la bêtise et, notamment, la bêtise raciste, très répandue, ou bien passer outre?

Je m'adresse : aux anthropologues en général – vis-à-vis desquels j'ai une approche à défendre, celle de J. Bazin, et peut-être des compléments à proposer. À ceux de la ville, auxquels j'ai un quartier (une utopie urbaine) à raconter; à ceux de la mémoire; à ceux du patrimoine; à ceux du politique; à ceux de l'économie; à ceux de la Russie. À ceux qui s'intéressent à la « démocratie locale ». J'aurais sûrement à dialoguer avec ceux qui travaillent sur tout endroit où il y a eu des ruptures temporelles, des changements d'époque brutaux, un ou des « avant/après » (révolutions, coups d'État, dictatures, krachs boursiers, etc.) : aux anthropologues de l'événement. Avec

⁷ Séminaire « Espace et sciences sociales : pratique de la recherche », coanimé avec Caroline Varlet-Maurel à l'EHESS.

ceux qui fréquentent des endroits « eschatologiques », adventistes, cultes du cargo, etc. Avec ceux qui s'intéressent aux régimes communistes et aux régimes post-communistes. Aux États qui font faillite, quels qu'ils soient. J'aurais beaucoup à apprendre de ceux qui travaillent au Fonds monétaire international (FMI), à la Banque mondiale, à l'ONU, à l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE). Bref, de New York à Pékin, les anthropologues m'intéressent. J'écris « avec » eux.

Le choix des armes

Il s'agit de rester cohérente avec ma stratégie : celle de donner au lecteur des éléments pour lui permettre de se mettre à la place des Russes et de se dire qu'il aurait pu faire pareil qu'eux. Alors, je préfère lutter sur le terrain du terrain, justement : j'ai une approche à défendre, plus que des concepts; et je la défendrai en faisant « juste » autrement, en la mettant en œuvre. L'engagement dans un texte qui se voudrait « simple » n'est donc pas seulement une question de public visé; c'est, surtout, une question de rigueur intellectuelle interne. Cet engagement, pour être efficace, pour qu'il fasse son œuvre d'ethnologue, doit rester implicite.

Contre qui j'écris?

J'écris une thèse sur la Russie contemporaine parce que son état actuel me fâche. C'est l'une des motivations au départ de la thèse. Décrire la Russie dans tous ses états (et un peu dans tous ses États), c'est montrer qu'il y a des responsabilités et des responsables à ces états. Je pense (et voudrais donner à penser au lecteur) que cela aurait pu se passer autrement – pourrait changer, être changé. En filigrane de la thèse, j'ai des « cibles », dont certaines sont tout à fait individualisées. C'est faire le pari qu'une description réussie des conséquences des décisions politiques et économiques prises par ces gens de pouvoir sur les possibles, les faisables, les impossibles et les infaisables, du monde que je me suis donné pour objet sera, je l'espère, plus efficace qu'un pamphlet. Je joue la carte du constat sans appel plutôt que celle du réquisitoire. Mais j'ai choisi de raconter, aussi, des stratégies de résistance... D'ailleurs pas du tout avec l'idée que ma thèse pourrait servir « pour de vrai » de manuel! Plutôt comme s'il y avait là un hommage à rendre à l'infinie imagination des petites gens pour essayer de garder ou de reprendre la main sur leur destin.

Le « pacte » avec les cité-jardiniers

« Pour » qui j'écris? J'écris, entre autres, « pour » les gens de Sokol, mais surtout pas à eux... Et le fait de savoir qu'ils risquent de me lire me tétanise. Car, comme me l'avait dit l'une des vieilles dames avec lesquelles j'ai habité, avec son habituelle lucidité un peu sarcastique, l'ancien président du soviet d'autogestion « n'a pas besoin que j'écrive la vérité sur Sokol, mais que j'écrive joliment ». C'est sur cette base que notre alliance est possible et que nous échangeons de bons et loyaux services – à ceci près que j'espère que le malentendu sur ce que serait « écrire joliment » n'est pas trop grand.

Les Sokoliens attendent ma thèse avec impatience pour la mettre au musée

de Sokol. Certains sont francophones et la liront. Ils attendent d'elle qu'elle participe à leur propre patrimonialisation, qu'elle renforce leur légitimité locale, qu'elle participe de la logique du « allons bon, voilà que Sokol entre dans l'arène internationale! » ou du « à quand un siège à l'ONU pour Sokol?! ». Nul doute qu'ils seront désappointés du résultat...

Le trash ethnographique et l'anthropologie

Ces interrogations sur « à qui j'écris » se posent aussi par rapport à mon objet, qui s'est élargi à des horizons imprévus (du moins, pas attendus avec cette intensité) tels que dénonciations, délations, violent ostracisme social, et toutes ces sortes de turpitudes et forfaitures sans doute caractéristiques du genre humain que les anthropologues se proposent d'étudier, mais à partir desquels il est bien difficile (en tout cas pour moi) d'élaborer une anthropologie de qualité. D'autant plus difficile que « sur le terrain », « coupables » et « victimes » sont souvent les mêmes. Décrire ces turpitudes, c'est rompre le pacte avec les cité-jardiniers. Bien sûr, si je ne le faisais pas, ce serait rompre le pacte avec moi-même et mon engagement d'anthropologue.

De plus, je me trouve à la recherche d'un équilibre impossible entre montrer les vices de l'enchantement, mais aussi toutes ses vertus. Or, montrer les vices et les vertus de l'enchantement, c'est montrer qu'il y a enchantement, donc rompre le charme, pour le réhabiliter ensuite (ou en même temps)... dans toutes ses limites, y compris dans ce qu'il a de plus discutabile « moralement parlant ».

Comment s'y prendre avec les moments où l'ethnographie rippe vers l'anthropologie? Cela flanque le vertige. Je ne prétends pas « faire une thèse sur la condition humaine »! Il est beaucoup plus facile de s'assumer comme ethnographe d'un lieu que comme anthropologue, posture tout à fait impossible à tenir en se prenant au sérieux.

Quand il s'agit de raconter comment les gens se dénoncent allègrement les uns les autres dans la plus parfaite bonne conscience, quand ces gens sont les mêmes que ceux dont, parfois, je reprends par ailleurs les malheurs à mon compte, quand ils me disent quasiment dans la même phrase que « bien sûr qu'Untel (l'oncle) a été envoyé au goulag "pour rien" (qu'il était innocent) » et que « de toute façon, on n'y était jamais envoyé pour rien » (à propos des autres), l'angoisse devient abyssale. Je ne suis pas du tout partie faire une thèse sur « le Bien, le Mal... », moi! Et je n'ai aucune envie de traiter ces données avec ce genre de vocable, dont je ne pense pas qu'il nous apprendrait quoi que ce soit. Et pourtant, je suis bien, aussi, confrontée à des choses que ma morale réproouve. Et je dois décrire non seulement des clivages sociaux, mais également individuels; des fractures qui passent au milieu des personnes, dont je suis sidérée qu'elles tiennent ensemble... Je zappe à la télévision ce qui est décommandé aux moins de 12 ans et me retrouve à faire une thèse sur ces épouvantes? C'est hors de question... et incontournable, puisque si structurant de tout ce que je veux décrire d'aujourd'hui.

Je n'arrive pas à me coltiner la douleur absolue (les femmes battues par leurs fils, les cadavres retrouvés trois jours après dans leur jardin, les récits des purges, les deuils, etc.) et je n'arrive pas à me coltiner la monstruosité

ordinaire (les dénonciations). Comment s'y prendre, sachant que la maîtrise de ce passage de l'ethnographie à l'anthropologie est sans doute une des manières d'éviter l'ethnographie risquant de tomber dans le trash évoqué à l'instant, pour parvenir à montrer comment ce trash structure, à côté d'aspects a priori plus sympathiques (solidarités, amitiés, entraides, etc.), les rapports sociaux?

Est-ce que j'ai envie que le lecteur puisse se mettre à la place des « coupables »? Pour quoi?

Mon projet de décrire turpitudes et forfaitures a une autre implication : si je cherche à faire penser, imaginer, au lecteur qu'il aurait pu faire pareil à la place des Sokoliens, qu'est-ce que cela veut dire quand il s'agit des turpitudes et des forfaitures (les dénonciations, en particulier)? Il ne s'agit pas, au grand jamais, pour moi, de les cautionner, de les réhabiliter. Faire œuvre d'ethnologue, en cette matière comme pour les autres, c'est montrer, raconter, comment (comment ce sont des actions possibles), pour rendre intelligible. Est-ce que j'ai envie de rendre intelligible? Pour quoi faire? Pour faire quelque chose ou juste comme ça? Et d'ailleurs, est-ce intelligible?

Je cherche à décrire des manières de faire des choses très différentes; préparer une bonne soupe aux orties ou écrire une lettre de dénonciation efficace. Très différentes et pas tant que cela (prendre une casserole, un papier et un crayon...). Je ne crois pas que les auteurs des lettres de dénonciation qui sont en ma possession se soient dit : « je vais écrire une lettre de dénonciation », je ne pense pas qu'ils les auraient appelées ainsi. Les « dénonciateurs » que je rencontre à travers ces lettres dénoncent avec la meilleure foi du monde, ils sont excédés et sûrs de leur bon droit. Pourtant, le concept de « dénonciation », lui, est bien vernaculaire. C'est un type d'action précis, socialement condamnable et condamnée, dont les auteurs sont soumis à l'opprobre populaire. Mais, en principe, pas à la vindicte populaire. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, les victimes de dénonciations (leurs descendants) dénoncent les dénonciateurs de manière floue, le doigt pointé aux quatre coins de l'horizon à la fois : ils dénoncent l'action, pas l'auteur. Autrement, à leur tour, ils seraient dénonciateurs – je ne sais pas, d'ailleurs, si c'est la raison de leur flou : je peux simplement raconter qu'à moi, c'est ainsi que l'on a raconté ces histoires. Avec un très grand flou ou alors une très grande réticence à préciser et sous couvert de secret absolu, et, exclusivement, à propos de personnes décédées. Pourtant, les lettres que j'ai sont des dénonciations publiques : elles datent des années 1960 et s'adressent au Tribunal de Camarades. Cela n'a donc évidemment rien à voir avec le contexte des années 1930, dont les victimes me parlent aujourd'hui – les conséquences en étaient toutefois fort lourdes aussi, puisque ces correspondances se terminaient fréquemment par l'intervention de la milice et des poursuites judiciaires dont je finis par perdre la trace. Et il existe aujourd'hui une autre forme de dénonciation publique. Ainsi, une série de caricatures et d'articles satiriques tenant la chronique du démêlé judiciaire entre trois Sokoliens et le soviet d'autogestion, publiés dans le journal du soviet. Ils sont nommés, fort reconnaissables dans les dessins, et accusés, outre leurs méfaits contre le soviet et leur comportement indigne et injurieux envers ses membres, de mariage d'intérêt, d'envoi de parents à l'hôpital psychiatrique ou à l'hospice pour les spolier de leur surface habitable, d'abus de boisson...

Décrire les manières de dénoncer, par le passé et aujourd'hui, c'est donc pour en savoir plus long sur le genre humain en général; et sur comment ces façons de faire structurent aujourd'hui les rapports sociaux, sous différents aspects. À savoir, notamment : les « immémorables », ce hiatus du terrain où, dans ce quartier où tout semble bon à commémorer, où l'on passe son temps à commémorer, on ne commémore jamais officiellement les purges. C'est-à-dire, en quelque sorte, le passé qui n'est pas passé. Les formes de dénonciations contemporaines possibles (autrement dit, le présent qui a commencé il y a longtemps). Certains rapports de voisinage impossibles et contraints. Le contrôle social et l'ostracisme, la normativité des comportements. La production de l'honneur, la défense symbolique de sa propre identité par la mise à distance des « autres ». La légitimité et la légitimation de la propriété. Des trajectoires intimes clivées.

Comment ne pas mettre à mal la sagesse du sujet silencieux en la racontant?

Je soupçonne le « devoir de mémoire » d'être une idéologie et je me soupçonne de ne pas y adhérer, du moins pas sous toutes ses formes.

Une intuition de terrain me dit qu'à Sokol il y a une sagesse du silence. Il ne s'agit pas à proprement parler d'oubli, puisque, parfois, lorsque les conditions sont réunies, les gens me racontent ce passé douloureux. **Me** le racontent : je suis étrangère, je ne suis pas « dans » la situation (même si j'y suis emberlificotée) – j'ai alors, contrairement à la plupart des autres récits qu'ils me font où je suis investie comme « porte-voix », mission de me taire. Ce n'est pas que les gens aient oublié, c'est qu'on dirait qu'ils mettent un soin tout particulier à omettre de se souvenir. Le silence est aussi, parfois, une forme d'action, dont les gens sont, pleinement, sujets (et pas seulement, ou pas toujours, une espèce d'affreuse pathologie psychologique qu'il faudrait déplorer). Comment en rendre compte? C'est-à-dire, comment rendre compte du silence, donc de ce qu'il recouvre, sans anéantir les effets de la sagesse du sujet silencieux? En rendre compte, y compris pour donner une idée de lui comme action délibérée, c'est forcément le rompre. Décrire l'action « taire », c'est forcément décrire « taire quoi ».

Pour le formuler autrement, ce que je voudrais faire, ce n'est pas seulement « désenchanter ». Je voudrais aussi, parfois, chanter l'enchantement. C'est aussi une posture anthropologique, non? Cela fait partie de « rendre intelligible ».

Tendre le miroir à des gens en train de se regarder dans le miroir

Il y a, de surcroît, une violence symbolique à rendre publique l'intimité des personnes ou tout simplement à les mettre en scène comme « personnages » sur leur propre scène. Ma position est d'autant plus étrange que les Sokoliens se mettent régulièrement en scène comme personnages sur leur propre scène, sokolienne, et avec grand plaisir. C'est même l'une des logiques sociales que je veux décrire : ils ont chez eux des tableaux de leur maison peinte par le voisin d'en face qui en a un de sa maison peinte depuis chez eux. Ils se regardent sur un panneau de photos d'eux-mêmes en train

d'inaugurer le monument à leurs morts lors de sa cérémonie de bénédiction, qui a lieu ultérieurement. Ils ont fait un film documentaire sur le quartier dans lequel tous les notables de la patrimonialisation sont présents et ils se passent ce film lors d'une soirée d'anniversaire, en le commentant... Le miroir qu'ils se tendent n'est pas celui de la belle-mère dans Blanche-Neige. Le miroir que je vais leur tendre sera moins flatteur et, comme chacun sait, la belle-mère dans Blanche-Neige prend très mal la réponse de son miroir.

Comment, aussi, décrire conflits, rumeurs, ragots, pratiques illégales, confidences, sans mettre à mal la confiance que les gens m'ont accordée, sachant que les pseudonymes n'ont aucune efficacité, que maquiller les trajectoires n'a aucun sens, que je serai sans doute lue là-bas et, de surcroît, qu'il s'agit d'un État largement, et de plus en plus, policier? J'ai donc un énorme problème d'impossibilité à respecter l'anonymat des personnes (dès que je les décris, elles sont reconnaissables).

Je pense à une dame en retraite, mais qui continue à travailler à l'institut agroalimentaire, qui avait travaillé auparavant au prestigieux centre de tir de Baïkonour et qui raconte en rigolant comment elle s'est retrouvée à revendre au détail cinq tonnes de viande, stockées en hiver dans sa véranda, pour gagner sa vie. J'ai besoin de le raconter pour raconter l'art de la débrouille et comment ça se passe : le système D, ce n'est pas magique, c'est social. Au départ on a un plan, qui par définition est censé être un bon plan et s'avère un sale plan. J'en ai besoin aussi pour raconter une figure d'émotion comme action, à savoir l'émotion-action « prendre le parti d'en rire », c'est-à-dire une des figures majeures de ce savoir-vivre avec son temps que je cherche à décrire. J'en ai besoin aussi pour mon chapitre « à l'époque, c'était beaucoup d'argent », où il faudra bien que j'explique qu'il n'est ni aberrant ni déshonorant pour une dignitaire du quartier, descendante de pionniers, ingénieure, de stocker cinq tonnes de viande sur sa véranda et de les revendre au détail. Même si l'incongruité de sa situation lui paraît du plus haut comique et même si elle est aussi plutôt fière de sa débrouillardise. C'est-à-dire que ce n'est pas qu'elle le fasse qui lui semble aberrant, mais la situation qui l'amène à le faire. Décrire des personnes suppose de rendre compte des situations dans lesquelles elles se trouvent. J'en ai donc aussi besoin parce que cela me sert à décrire les contours de ce qui se fait ou pas, du possible et de l'impossible, du plausible et de l'improbable, du « complètement absurde qui arrive quand même ». Décrire la Russie contemporaine, c'est beaucoup décrire « du complètement absurde (du point de vue des gens) qui arrive quand même » (et comment les gens « font avec », à travers la description des actions qui consistent à faire avec la situation dans laquelle on se trouve). Je ne peux donc remplacer ni les cinq tonnes de viande, ni Baïkonour, si je veux rendre compte du contraste entre les deux, du parcours de la dame, du contexte soviétique dans lequel elle a commencé ce parcours, etc. Et, en même temps, cela me gêne de rendre publique cette information parce que si la dame a pris le parti d'en rire, c'est que la situation a un côté humiliant, en plus d'être illégale. Évidemment, je suppose que nombre de Sokoliens sont au courant, puisqu'ils ont dû être clients (et bien contents de l'avoir été) – mais c'est différent que ce soit écrit.

Avoir l'air de savoir sur eux des choses qu'ils ne sauraient pas

J'ai un autre problème dans lequel est inclus le précédent : je n'arrive pas du

tout (ou pas toujours) à assumer d'écrire sur des « vraies gens », vraiment en vie, et dont d'ailleurs une partie est morte pour de vrai. Non seulement j'ai peur de leur causer du tort, mais en plus je n'assume tout simplement pas ma position d'avoir l'air de savoir sur eux des choses qu'ils ne sauraient pas – comme le fait que parfois ils me semblent agir selon des logiques sociales généralement moins évidentes pour eux que pour moi. Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. Je détesterais qu'on vienne me dire que dans ma vie j'obéis à des logiques sociales qui sont ci ou ça; de plus, elles ne sont pas observables, c'est moi qui les invente en mettant ensemble des choses et des gens qui n'ont rien à voir entre eux de leur point de vue et en les décrivant avec des mots, voire en leur donnant des noms (la logique de...). Ce n'est pas qu'ils me l'ont dit, c'est que je le « sais » (par exemple, qu'il y a « la logique des jeux de miroirs ») : mais comment le sais-je, puisque personne ne me l'a dit?

Ils savent parfaitement ce qu'ils font; et ce qu'ils sont en train de faire, ce n'est jamais « suivre une logique sociale ». Disons que j'ai le droit de voir des logiques sociales à l'œuvre et que chacun a le droit de les voir ou de ne pas les voir.

J'aimerais que ma thèse se termine bien (juste parce que cela me plairait plus). Or, j'écris une thèse sur des histoires qui se terminent mal.

Un ami m'a demandé : « pourquoi ne dis-tu pas dès le début : “boum, voilà, je fais une thèse sur la mort” et après tu n'aurais plus besoin de revenir dessus »? Depuis que j'ai commencé le terrain, il y a eu sept décès parmi mes interviewés. Sans compter ceux qui ont perdu des proches que je n'ai pas connus, sans compter ceux que je n'ose pas appeler. Dans mon titre, j'emploie le mot « Requiem » (pour des efforts de bonheur) : exemple type de mot imparfait dans son acception courante pour ce que je veux en faire et avec lequel je trafique. Requiem : je l'entends au sens aussi de prière, de « je demande » et non pas de « kaddish ». N'y a-t-il pas dans la crudité des textes anthropologiques qui décrivent le monde comme il va, parfois, aussi, l'envie que le monde soit différent? Comme une prière à adresser à nos confrères en humanité? Une demande, aussi, de reconnaissance?

Une anthropologie qui ait de l'humour, de la tendresse, envers nos contemporains (nos alter egos)

J'aimerais défendre une anthropologie qui ait de l'humour, de la tendresse, pour nos contemporains (et surtout pas de la condescendance).

J'aimerais prendre des pincettes avec le monde. Pour ne pas m'y croire, pour ne pas croire que je prends le monde avec des pincettes, du point de vue de Sirius : écrire n'est jamais qu'une manière d'agir parmi d'autres. Je suis engagée dans et par une envie d'écrire une anthropologie globalement affectueuse pour mon genre humain. Faisable? Énormément d'anthropologues y sont arrivés avant moi...

Que cela serve à ne servir à rien de spécial

À vrai dire, tout bien réfléchi, à l'issue de ce texte, je suis tout à fait convaincue de l'intérêt de tenter de formuler une réponse précise à la question « qu'est-ce que je veux faire? ». Par contre, je ne suis pas sûre du tout d'avoir envie de trouver une réponse univoque, définitive, à la question « pour quoi faire? ». J'ai dit supra que les Sokoliens savaient parfaitement ce qu'ils étaient en train de faire et que ce qu'ils étaient en train de faire ce n'était jamais « suivre une logique sociale ». Je ne suis pas sûre de savoir ce que je suis en train de faire exactement, ni d'avoir envie de le savoir. Parfois, ce que les Sokoliens sont en train de faire, ce n'est « rien de spécial ». Et ça n'est pas pour autant insensé.

Décrire « le bruit et la fureur » du monde, sa rumeur ordinaire, c'est aussi une activité un peu contemplative. J'aime bien l'idée de consacrer un temps et une énergie considérables, de mettre un soin méticuleux, voire parfois maniaque, à colporter ces bruissements du monde de l'un à l'autre de ses bouts, juste comme ça, pour rien de spécial.

Références

- Agee, James
2003[1941] Louons maintenant les grands hommes. Paris: Terre Humaine.
- Agier, Michel
2004 La sagesse de l'ethnologue. Paris: L'Œil neuf Éditions.
- Althabe, Gérard
1992 Vers une ethnologie du présent. In Vers une ethnologie du présent. Gérard Althabe, Daniel Fabre et Gérard Lenclud, dirs. Pp. 247-258. Paris: Maison des sciences de l'homme.
- Bazin, Jean
1996 Interpréter ou décrire. Notes critiques sur la connaissance anthropologique. In Une école pour les sciences sociales. De la VIe section à l'École des hautes études en sciences sociales. Jacques Revel et Nathan Wachtel, dir. Pp. 401-420. Paris: Éditions du Cerf/Éditions de l'EHESS.
2000a Science des mœurs et description de l'action. Actualités du contemporain. Le Genre humain 35: 33-58.
2000b L'anthropologie en question : altérité ou différence. In Université de tous les savoirs, vol. 3 : Qu'est-ce que la société. Yves Michaud, dir. Pp. 78-88. Paris: Odile Jacob.
- Bensa, Alban
1995 Chroniques kanak. L'ethnologie en marche. Ethnies-Documents 10:18-19.
- Douglas, Mary
1999[1987] Comment pensent les institutions; suivi de La connaissance de soi et Il n'y a pas de don gratuit. Anne Abeillé trad. révisée. Paris: La Découverte.
- Geertz, Clifford
1996[1983] Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur. Paris: Métailié.
- Verdier, Yvonne
1979 Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière. Paris: Gallimard.

Résumé/Abstract

Faire du terrain, c'est choisir – y compris choisir de se laisser choisir. Ensuite, l'intelligibilité que nous construisons d'autrui passe, paradoxalement, par une mise à distance pour rendre familier. L'article fait le récit de ce périple, des engagements ou emberlificotements sur un terrain emblématique de la Moscou post-soviétique, au traçage progressif du périmètre du texte écrit et de ses visées. Maintenant que je suis revenue, qu'est-ce que je veux faire et pour faire quoi? À qui est-ce que j'écris, contre qui, avec qui? À quoi est-ce que j'aimerais que cela serve, si tant est que je souhaite que cela serve à quelque chose? Écrire, c'est donc encore choisir – singulièrement, c'est se choisir une définition de l'anthropologie. Ici, chanter ou narrer le monde anthropologiquement servirait à instruire les lecteurs de cette narration, à changer ce monde, et/ou à ne servir à rien de spécial...

Mots clés : Écriture, anti-utilitarisme, terrain, Russie post-soviétique, Moscou

To do fieldwork is to choose – even choosing is a choice. Afterwards, we build an intelligibility of the other, paradoxically by distancing oneself to render it familiar. The paper tells the story of this journey, from the knots in which I was entangled in a district emblematic of post-Soviet Moscow to the progressive drawing of the perimeter of the text and its goals. Now, what do I want to do and why? To whom am I writing? Against whom? And with whom? What use do I expect from my PhD, if I ever happened to wish it be useful? To write is also to choose – peculiarly, it is to choose one's definition of anthropology. Here, creating an anthropological story of the world may bring the reader into that world, help change it, or be useful, if only by being of no use at all...

Keywords: Anti-utilitarianism, Writing, Fieldwork, Post-soviet Russia, Moscow

Sara Carton de Grammont
Doctorante
École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris
Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales
IIAC-CNRS
sarah.cartondegrammont@wanadoo.fr